

B i b l i o t h è q u e
des
HISTOIRES

**Le taoïsme
et les religions
chinoises**

par

HENRI MASPERO

Préface
par Max Kaltenmark

nrf
Éditions Gallimard

PRÉFACE

Lorsque Henri Maspero fut déporté à Buchenwald d'où il ne devait pas revenir, il laissait une œuvre sinologique immense dont une partie seulement avait été publiée de son vivant. Parmi les nombreux inédits retrouvés dans ses papiers, plusieurs furent réunis en trois volumes édités dans la Bibliothèque de diffusion du Musée Guimet¹; d'autres, plus techniques, firent l'objet de publications séparées².

Il n'est guère de domaine, au sein des études chinoises, que Maspero n'ait abordé au cours de sa carrière et où il n'ait fourni des contributions importantes³, mais c'est dans celui de l'histoire religieuse que ses travaux sont les plus nombreux. Ceci n'est pas dû à un choix arbitraire, mais se justifie par l'importance des facteurs religieux qui, en Chine comme dans toutes les vieilles civilisations traditionnelles, conditionnent et les structures sociales et les comportements individuels. Mais il se trouve qu'en Chine, ces facteurs étant particulièrement nombreux, confus et d'origines diverses, leur étude présente des difficultés exceptionnellement ardues.

1. *Mélanges posthumes sur les religions et l'histoire de la Chine*: I. *Les Religions chinoises*; II. *Le Taoïsme*; III. *Études historiques*. Paris 1950.

2. *Le Ming-t'ang et la crise religieuse avant les Han*, in « Mélanges chinois et bouddhiques publiés par l'Institut belge des Hautes Études chinoises », vol. IX, Bruges, 1951. — *Contribution à l'étude de la société chinoise à la fin des Chang et au début des Tcheou*, Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, t. XLVI, fasc. 2, 1954.

3. On trouvera une bibliographie complète des œuvres de Maspero à la suite de l'article nécrologique rédigé par M. Paul Demiéville dans le *Journal asiatique*, t. CCXXXIV, 1943-1945, p. 245-280. M. Demiéville a également donné dans le *T'oung Pao* (vol. XXXVIII, 1947, p. 16-42) un aperçu général de la contribution d'Henri Maspero au progrès des études sinologiques.

Bien que les articles reproduits dans ce volume soient déjà anciens, ils donneront au lecteur un aperçu très complet des religions chinoises, car si les travaux plus récents permettraient de compléter certains des résultats acquis par Maspero, ils ne les infirment jamais fondamentalement. Ce qu'on lira dans la première étude sur la religion antique reste valable pour la période classique que Maspero connaissait parfaitement. Il faudrait maintenant tenir compte davantage des données archéologiques et épigraphiques. Au moment où Maspero écrivait, le déchiffrement des inscriptions archaïques des Yin ne faisait que débiter et les fouilles de Anyang n'avaient pas encore livré tous les renseignements dont nous pouvons disposer maintenant, et il en est de même pour des fouilles de sites plus récents. Mais il faut avouer que toute cette documentation nouvelle n'a guère été utilisée jusqu'à présent dans les travaux en langues occidentales.

L'étude sur la mythologie et la religion populaires modernes, rééditée ici pour la première fois, reste une des meilleures que l'on puisse lire sur le sujet. Je crains qu'elle ne donne pas une haute opinion sur l'imagination des Chinois dans ce domaine ni, d'une façon générale, sur la valeur religieuse de ces croyances populaires. Mais il faut se garder de porter ici un jugement hâtif. Nous ne percevons de cette religion que son aspect extérieur, largement ludique. Il s'agit essentiellement d'une religion de fêtes, et c'est à l'occasion des fêtes qui se célébraient au cours de l'année que telle divinité ou tel démon de l'immense panthéon prenait corps, était représenté par des statues soit préexistantes soit fabriquées pour la circonstance, ou bien encore était joué par des acteurs, professionnels ou non. Il faudrait tenir compte également des différences locales, nécessairement importantes dans un si vaste pays. En dehors d'une minorité qui avait conscience d'appartenir à une religion particulière (Bouddhisme, Taoïsme, Islam, Christianisme), on peut dire que les besoins religieux des Chinois se manifestaient d'une part collectivement lors des fêtes par lesquelles chaque communauté locale reconstituait en quelque sorte sa cohésion et exaltait sa vitalité, et d'autre part dans deux domaines plus restreints : les cultes domestiques (aux ancêtres, au Foyer) et professionnels (aux divinités patronnes des corporations de métier).

Au cours de ses longs séjours en Indochine, Maspero eut l'occasion d'étudier des populations non vietnamiennes, en particulier les communautés Tai sur lesquelles il accumula une grosse documen-

tation. Une partie de celle-ci est utilisée dans l'article comparatif sur la religion des anciens Chinois et des Taï modernes. On y voit comment les fêtes villageoises de ces derniers permettent de comprendre celles des Chinois telles qu'on peut les imaginer à travers les chansons d'amour du Shijing, confirmant l'interprétation de Marcel Granet auquel Maspero rend ici un juste hommage.

Mais c'est surtout par ses travaux sur le Taoïsme que Maspero apparaît comme un pionnier, car il s'attaquait là à un domaine pratiquement inexploré. Seul avant lui, Éd. Chavannes avait écrit la première étude sérieuse sur un rite taoïste¹. Paul Pelliot avait de son côté très bien compris l'importance de cette doctrine, il avait rapporté de nombreux manuscrits de Dunhuang la concernant, et l'on rencontre dans plusieurs de ses articles d'importantes notes érudites à son sujet où, cependant, beaucoup de questions étaient posées attendant une solution. Marcel Granet s'intéressa également à cette religion, mais, s'il en parla beaucoup dans ses cours de l'École pratique des Hautes Études, il n'en traita guère dans ses écrits.

A vrai dire, aucune étude sérieuse ne pouvait être entreprise tant que le Canon taoïste (Daozang) restait inconnu et pratiquement inaccessible. Chavannes et Pelliot en avaient bien rapporté un certain nombre de volumes qu'ils avaient pu acquérir en Chine et qui sont déposés à la Bibliothèque nationale de Paris, mais les deux collections réunies restent très incomplètes. Ce n'est qu'à partir du moment où une reproduction de l'exemplaire complet de Pékin (un des rares, sinon le seul subsistant encore) fut édité en 1926, que des recherches sur le Taoïsme purent être envisagées. Mais il fallait presque partir de zéro, car il n'existait que très peu d'études sur le sujet. Les lettrés chinois avaient dédaigné cette religion et ne s'étaient guère intéressés qu'aux anciens philosophes Laozi et Zhuangzi. Or le Daozang représente une masse considérable de textes puisqu'il ne comprend pas moins de 1 120 volumes et 1 476 titres d'ouvrages. La majorité de ceux-ci étaient alors inconnus et beaucoup ne comportent même pas de nom d'auteur et de date. On conçoit les difficultés que devait rencontrer Maspero quand il se lança dans l'examen de cette

1. Édouard Chavannes, *Le Jet des Dragons*, in « Mémoires concernant l'Asie orientale (1919).

énorme documentation. C'est à travers les comptes rendus de ses cours au Collège de France que l'on voit la persévérance de son effort dans ce domaine. Dès 1921-1922, un de ses cours était intitulé « Les origines de la religion taoïque ». A partir de l'année 1926-1927, il fait régulièrement profiter ses auditeurs des résultats de ses recherches. On remarque qu'il étudia, durant les années 1933-1944, les pamphlets bouddhiques antitaoïstes qui constituent une source externe hostile et partielle, mais fort précieuse. C'est en grande partie grâce à eux qu'on peut dater quelques événements intéressant l'histoire du Taoïsme et de ses écritures.

Il était en effet indispensable de chercher des points de repère chronologiques pour s'orienter dans l'immensité des textes. On trouvera à ce sujet une courte introduction bibliographique en tête de l'Essai sur le Taoïsme aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Ici, comme dans les notes des divers articles, il y aurait maintenant des corrections à apporter, car l'histoire du Canon taoïste a fait l'objet, ces récentes années, de nombreux travaux chinois et surtout japonais. La question est donc un peu plus avancée que du temps où l'on ne disposait comme guide que du Catalogue du P. Wieger (1911) ou de l'Index du Daozang paru dans les Harvard-Yenching Institute sinological Index Series (1935)¹. Il ne saurait être question, dans cette courte présentation, de donner les résultats de ces travaux, aussi me limiterai-je à des remarques sur quelques points importants.

Le Daozang qui nous est accessible dans l'édition photomécanique de 1926 a bien été imprimé sous les Ming, mais c'est une erreur de dire qu'il n'y eut qu'une seule impression sous cette dynastie. En réalité, il y eut une première édition xylographique en 1445 et plusieurs rééditions ou tirages avec des planches regravées. La principale de ces rééditions est de 1598 (certains des volumes de la Bibliothèque nationale portent cette date); il y eut un supplément qui fut imprimé en 1607. Enfin, sous la dynastie Qing (1644-1911), il y eut d'autres tirages sur lesquels nous n'avons pas de renseignements précis.

1. Cet Index comprend : 1° La Table du Canon; 2° L'Index des ouvrages classés selon le système des « 4 coins »; 3° L'Index des auteurs; 4° Un index de biographies figurant dans 77 ouvrages du Canon. — Le Catalogue du P. Wieger donne, sur chaque ouvrage, une indication sur son contenu, mais ces renseignements sont trop souvent erronés. A défaut de l'Index Harvard-Yenching, ce Catalogue peut néanmoins rendre encore des services.

Une autre erreur de Maspero qu'il convient de corriger concerne le Taiping jing qu'il date du V^e siècle dans Procédés (note 5 de la p. 499 de la présente édition), du VI^e siècle dans l'Essai (p. 372 de la présente édition). Ce livre, dont l'importance est très grande puisqu'il est le premier des textes révélés du Taoïsme religieux et dont l'exemplaire qui figure dans le Daozang remonte bien, pour le fond, à l'époque des Han postérieurs ; il a été le texte sacré des Turbans Jaunes et des Maîtres célestes et fut simplement quelque peu remanié au V^e et au IX^e siècle.

Pendant des siècles, la Chine s'est présentée à l'Occident comme essentiellement confucianiste. L'importance de la doctrine de Confucius dans l'idéologie officielle de l'ère impériale, la nécessité pour les sinologues de s'initier aux Classiques (jing) et à l'énorme littérature érudite qu'ils ont suscitée, expliquent cette vue partielle. Parmi les « trois religions », le Confucianisme était la mieux connue, encore qu'on puisse discuter du caractère religieux de ce système de pensée. Le Bouddhisme, dont les écritures étaient accessibles depuis longtemps, avait été bien étudié, mais la façon dont il avait pénétré en Chine restait obscure. C'est un travail de Maspero qui a démontré le caractère légendaire du rêve de l'empereur Ming placé par l'histoire à l'origine de l'introduction de la nouvelle religion¹. Le problème des influences réciproques des deux religions est fort épineux et reste très débattu. Pour le résoudre, il est évidemment nécessaire de mieux connaître l'histoire du Taoïsme. Le grand mérite de Maspero aura été d'avoir posé le problème et d'avoir ouvert la voie vers une meilleure compréhension de ce corps de doctrines si hermétique. Le fait que plusieurs de ses articles, en particulier ceux qui figurent dans le Taoïsme des « œuvres posthumes », ont été traduits récemment en japonais montre l'importance qu'on attache à ces travaux, même dans un pays qui possède les meilleurs spécialistes.

Actuellement le Taoïsme suscite un intérêt grandissant tant dans les milieux orientalistes que dans le grand public. La présente réédition qui réunit d'une part des études de caractère assez technique — comme celle qui expose de façon si remarquable les « procédés de nourrir le principe vital » — et d'autre part des

1. *Le Songe et l'ambassade de l'empereur Ming*, B.E.F.E.O., X, 1910. Cf. ci-après, p. 285.

*articles de lecture plus facile, répond ainsi à un double besoin, celui d'une initiation générale et celui d'une introduction à des recherches plus poussées*¹.

Max Kaltenmark.

1. La transcription des termes chinois employée par Maspero était celle de l'École française d'Extrême-Orient généralement adoptée par les sinologues français. Elle a été remplacée dans cette réédition par celle dite « pinyin » en usage dans certaines publications de la République populaire de Chine. Je regrette pour ma part ce changement de transcription dont je ne vois pas l'utilité. Une table de concordance permettra néanmoins au lecteur non familiarisé avec ce nouveau système de rétablir la transcription qui lui plaira. En tête de l'index on trouvera également une note sur les raisons des éditeurs.

LA RELIGION CHINOISE DANS SON DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE *

* Édité pour la première fois par Paul Demiéville dans les *Mélanges posthumes sur les religions et l'histoire de la Chine*, d'Henri Maspero. Bibliothèque de diffusion du Musée Guimet, Paris, 1950.

La sixième partie de ce texte, « Mythologie et croyances populaires modernes », n'a pas été reprise pour ne pas faire double emploi avec « La Mythologie de la Chine moderne ». Voir ci-après, p. 87.

- I. La religion antique.*
- II. La crise religieuse de l'époque des Royaumes Combattants.*
- III. Le Taoïsme.*
- IV. Le Bouddhisme.*
- V. Le Confucianisme.*

L'histoire de la religion chinoise est celle d'un développement continu depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Ce n'est pas à dire que rien n'ait jamais changé et que les croyances d'aujourd'hui soient celles d'autrefois; dans ce pays comme partout, les révolutions politiques et les transformations de la société ont eu des répercussions profondes sur les idées religieuses. Mais les idées nouvelles se sont toujours introduites assez progressivement pour pouvoir s'intégrer dans le cadre ancien sans le faire éclater; il ne s'y est jamais produit aucune de ces révolutions complètes qui, en Occident, sont venues à plusieurs reprises interrompre la continuité, conversion au christianisme, puis conversion à l'islamisme dans une partie de l'Orient, et réforme encore plus tard dans une partie des pays occidentaux. Certes, il ne reste plus grand-chose des croyances antiques dans la religion chinoise moderne, à peine quelques idées générales, et peut-être même une manière de sentir plutôt qu'une croyance définie. Mais le cadre a subsisté, en se vidant peu à peu de sa substance ancienne, que sont venues remplacer sur bien des points des notions différentes; et les Chinois n'ont jamais eu cette sensation de rupture brusque avec le passé, cette condamnation des croyances antérieures, qui caractérisent l'évolution religieuse de l'Occident. Cela a suffi pour leur donner l'illusion que la religion actuelle est encore la religion antique, et pour qu'en maintenant la tradition de l'antiquité ils en conservent quelque chose.

La religion antique

La Chine ancienne ne dépassait guère la vaste plaine où le Fleuve Jaune (le *Huanghe*) achève son cours. Là habitait une population sédentaire, adonnée au travail des champs et à l'élevage. Travail plus dur encore alors qu'aujourd'hui, car il se faisait à la houe dans des défrichements qu'on ne gardait que trois ans; c'est seulement vers le milieu du premier millénaire avant notre ère que l'on commença à se servir de la charrue attelée d'un bœuf, et que, à la suite de cette découverte, on abandonna peu à peu la pratique des défrichements pour en venir à l'établissement de champs permanents.

Le défrichement était un labeur trop pénible pour que chaque paysan le fit isolément pour son compte; il fallait que plusieurs familles s'associassent pour en faire un en commun, et les groupes de familles associées formaient les villages. Des groupements de villages plus ou moins nombreux avaient chacun leur territoire, où le droit au défrichement et à la pâture était réservé aux habitants: ces territoires constituaient des seigneuries, unités à la fois politiques et religieuses, que gouvernaient dans le monde humain les seigneurs, et auxquelles présidaient sur le plan divin les dieux du Sol. Sous le seigneur, la population se répartissait en deux classes: familles patriciennes (parents du seigneur, cadets d'autres familles seigneuriales bannis ou en fuite, etc.), le plus souvent détentrices des domaines ou chargées des fonctions dans la seigneurie; et familles plébéiennes de paysans cultivant la terre. Au-dessous, les esclaves. Seuls les patriciens pouvaient posséder des domaines, concédés par le seigneur: ils devaient ce privilège à leur descendance proche ou lointaine d'un ancêtre qui avait été un seigneur.

La famille, cellule fondamentale de la société chinoise ancienne, n'est bien connue que dans la classe patricienne. Dès les temps

les plus anciens, cette famille patricienne était essentiellement agnatique; le nom se transmettait de père en fils; les filles en sortaient à leur mariage pour s'agréger à la famille de leur mari; le chef en était le fils aîné de la femme principale, à moins qu'il n'eût une tare physique le rendant inapte à rendre le culte aux Ancêtres. Au-dessous de la famille *stricto sensu*, il y avait la gens, *xing* : c'était l'ensemble de toutes les familles portant la même gentilice, Ji, Si, Zi, Yun, etc., et se donnant le même premier ancêtre : Souverain Millet *Houji* pour la gens Ji; pour la gens Si, Yu le Grand, le héros mythique qui fit écouler les eaux du déluge et fonda la dynastie Xia, etc. La *gens* était une unité religieuse, liée par le culte du premier ancêtre, sanctionnée par la règle d'exogamie. Unité très dispersée, les familles du même gentilice étant éparses aux quatre coins du monde chinois. Mais la règle d'exogamie était absolue, et ne souffrait aucune exception; quelque distante que fût leur résidence, le mariage était interdit entre personnes de même gentilice. Ce serait une erreur de croire, comme on l'a fait parfois, que la règle d'exogamie impliquât pour les garçons la nécessité d'aller chercher leurs femmes parmi les filles d'un autre village; encore moins a-t-on le droit de supposer qu'elle donnait lieu à des échanges organisés de filles entre villages voisins.

L'élément fondamental de l'organisation tant laïque que religieuse était la seigneurie, exactement comme dans le monde grec la cité. Dans la seigneurie, la société laïque reposait sur deux faits : le groupe familial et la possession de la terre seigneuriale; de même la religion reposait sur deux cultes : Ancêtres et dieux du Sol. Les deux cultes n'étaient que la transposition sur le plan religieux des deux faits fondamentaux de la société : les Ancêtres sont la famille divinisée comme le dieu du Sol est la seigneurie divinisée. Ces deux cultes, on les trouvait à tous les degrés : chez les particuliers, dieu de l'Impluvium *zhongliu* qui est le dieu du Sol de la maison, assisté des dieux des diverses parties de l'habitation, et Ancêtres familiaux; dans la seigneurie, dieu du Sol de la seigneurie *she* assisté du dieu des moissons et des dieux des montagnes, des fleuves, des lacs, des localités diverses du territoire seigneurial, et Ancêtres seigneuriaux; pour l'empire, Grand dieu du Sol Royal *dashe* ou *wangshe* assisté du dieu des Moissons, des dieux des Cinq Pics et des Quatre Mers et des lieux célèbres de l'empire, et Ancêtres Royaux.

A eux deux, ces cultes symbolisaient la seigneurie.

Un prince de Chen, vaincu en 548, qui se rendait à merci, alla au-devant de son vainqueur en habits de deuil, tenant dans ses bras le dieu du Sol et précédé de son général portant les vases du Temple Ancestral : c'était la seigneurie entière qu'il

offrait ainsi ¹. En effet, fonder une principauté ou, ce qui revient au même, en établir la capitale c'était, suivant Mozi, un écrivain de la fin du v^e siècle A.C., ² « choisir l'aire sacrée la plus correcte pour y établir le temple ancestral, et choisir les arbres aux plus belles frondaisons pour en faire le bois sacré ». C'était alors une notion universellement admise : on la trouve mentionnée dans le « Rituel des Zhou » *Zhouli*, dans les « Documents Retrouvés des Zhou » *Yi Zhoushu*, etc.

Le dieu du Sol était la terre divinisée, mais pas à la manière de Cybèle et des déesses-mères de l'Orient méditerranéen. On peut concevoir de deux façons la terre divinisée : ou bien comme la glèbe productrice de récoltes, et on en fait une terre-mère nourricière comme les peuples de l'Asie Antérieure; ou bien comme un territoire délimité soumis à un prince et sur lequel vivent des hommes, et on en fait un dieu protecteur du domaine princier et de ses habitants. C'est de cette manière que l'ont conçue les Chinois; et c'est pourquoi, à la différence des populations méditerranéennes, ils font de la Terre un dieu et non une déesse. Mais pour les uns comme pour les autres, l'esprit de la végétation se distingue de la Terre elle-même : à l'Atys phrygien, à l'Adonis cananéen correspondent l'Ame du Riz des barbares du Sud de la Chine. Lolo et Thai, qui cultivent le riz, et le Souverain Millet des Chinois qui, dans l'antiquité, cultivaient surtout le millet.

Les dieux du Sol étaient chacun les dieux d'un territoire délimité, et leur importance variait avec l'importance du domaine et de la famille qui les possédait. Le plus petit territoire formant une unité religieuse était la maison : elle avait son dieu du Sol, le dieu de l'Impluvium qui était un des « cinq dieux auxquels on sacrifie », *wusi*, les autres étant ceux de la grande porte de devant et de la petite porte de derrière, des allées, des puits; et à côté, d'autres dieux qui, pour n'être pas entrés dans le rituel officiel, n'étaient peut-être pas les moins importants dans la dévotion populaire, comme le dieu de la cuisine, Monseigneur le Foyer *Zaogong*. Tout groupe de maisons formant un village avait aussi un dieu du Sol particulier. Enfin chaque seigneurie avait également son dieu propre qui protégeait les habitants et leur donnait bonheur et santé. Il tenait à savoir tout ce qui se passait dans son domaine : aussi l'avertissait-on de tous les événements, commencement et fin des travaux des champs, chasse, guerre, etc.; de plus, on lui présentait chaque année, au printemps, tous les hommes valides en une cérémonie qui, au temps où

1. Zuozhuan, 21^e année du prince Xiang; cf. Chavannes, *Dieu du Sol*, 516.

2. A.C. = *Ante Christum*; [P.C. = *Post Christum*].

nous la connaissons, avait pris la forme d'une grande revue passée devant lui. Divinité rustique, il se nourrissait de viande crue, et il n'habitait pas un temple, demeure construite de main d'homme, mais un tertre carré planté d'un grand arbre, souvent au milieu d'un bois sacré : vestige d'un temps où, défrichant pour la première fois un canton, les pionniers laissaient intact un coin de brousse ou tout au moins le plus grand arbre, comme asile et demeure du dieu seigneur de la forêt.

Dieux du Sol des maisons, dieux du Sol des villages, dieux du Sol des seigneuries, dieu du Sol royal formaient une hiérarchie divine qui se juxtaposait à la hiérarchie des chefs de famille, des chefs de village, des seigneurs et du roi.

Les dieux du Sol, à peine personnalisés, n'avaient pas de légende; ils n'étaient même pas des dieux permanents : leur sort était lié à celui de la famille qui commandait à leur domaine, et quand cette famille disparaissait, on changeait le dieu du Sol en renversant la tablette de pierre et en entourant le tertre du dieu d'une palissade : on coupait ainsi la communication entre le dieu et le domaine; mais le dieu mort n'était pas absolument abandonné et on lui rendait encore un culte en certaines occasions. L'habitude de changer le dieu du Sol disparut tôt en Chine, et à l'époque historique il en subsiste seulement en quelques principautés des traces que les ritualistes des derniers siècles avant notre ère expliquent à grand-peine par des considérations éthiques : c'était, disent-ils, un dieu du Sol avertisseur; l'exemple de ce dieu renversé devait rappeler aux princes que s'ils gouvernent mal, ils perdront leur principauté. Mais elle s'est conservée chez des populations dont l'état religieux rappelle à bien des points de vue celui des Chinois de l'antiquité, chez les Tai-Noirs du Haut-Tonkin où on change, à la mort de chaque prince, la tablette du dieu du Sol érigé au milieu du Bois Interdit qui lui est consacré, et on la remplace par une tablette neuve. On conçoit que des dieux aussi instables n'aient pu avoir de personnalité bien marquée.

Un d'eux cependant avait la sienne, c'était le grand dieu du Sol Royal qu'on appelait le Souverain Terre *Houtu*, et sa légende expliquait comment il avait gagné de ne pas être déplacé et de rester dieu du Sol permanent. A l'origine, la terre non encore peuplée était le domaine de Gonggong, un monstre au corps de serpent avec un visage d'homme, des cheveux vermillon et des cornes. Le Seigneur d'En Haut, désireux d'aménager le monde terrestre, envoya contre lui le Maître du Feu *Zhuyong*, qui dut remonter au Ciel sans avoir réussi dans sa mission. *Zhuanxu*, envoyé ensuite, le vainquit et le chassa jusqu'au bout de la Terre, à l'angle Nord-Ouest où, dans sa rage, avant de mourir,

HENRI MASPERO

Le taoïsme et les religions chinoises

Lorsque Henri Maspero fut déporté à Buchenwald d'où il ne devait pas revenir, il laissait une œuvre sinologique immense dont une partie seulement avait été publiée de son vivant. Parmi les nombreux inédits retrouvés dans ses papiers, plusieurs furent réunis en trois volumes de *Mélanges* édités par le musée Guimet, d'autres, plus techniques, firent l'objet de publications séparées.

C'est dans le domaine de l'histoire religieuse que les travaux d'Henri Maspero, à qui rien de ce qui était chinois n'était étranger, ont été les plus nombreux et les plus nouveaux. Ce choix n'est pas dû à une spécialisation fortuite, mais à l'importance des facteurs religieux qui, en Chine comme dans toutes les sociétés traditionnelles, déterminent les rapports et les comportements individuels.

On trouvera donc ici un ensemble d'articles posthumes et souvent introuvables du grand historien disparu. Ils composent un aperçu très complet des religions chinoises classiques comme de la religion populaire moderne. « Si des travaux récents permettent de compléter certains des résultats acquis, ils ne les infirment jamais fondamentalement », peut affirmer dans sa préface Max Kaltenmark.

Au moment où le taoïsme suscite un intérêt grandissant dans les milieux orientalistes comme dans le grand public, la présente édition, qui réunit d'une part des études techniques, comme celle qui expose de façon si originale « les procédés de nourrir le principe vital », et d'autre part des articles d'initiation générale, répond à un double besoin.



9 782070 279074



Extrait de la publication
71-XI A 27907 ISBN 978-2-07-027907-4